

# Les lacs fument

MURIEL PIC

avec *Météo Suisse* et Henri Michaux

Un jour, il est venu, et nous a appris à lire. Avant, nous ne savions que deviner. Il a ouvert des livres où des lois mono-morphologiques étaient écrites pour que nous soyons un seul corps – identique. Il a fait des promesses de joie, le père, mais il ne les a pas tenues. Il a oublié l'élémentaire, l'hermaphrodite, écrasé les différences, séparé la nature et la culture, assigné des rôles sans arts ni mélanges. Et quand tout fut figé, il a sombré dans la toxicomanie aux psychostimulants.

A présent, les lacs fument.

Sur la surface, ton esprit détecte des formes de brume qui naissent du contact entre la température de l'eau et la température de l'air. Il est tôt, tu as quitté l'insomnie, tu t'en veux de ne pas savoir profiter de la chaleur du lit,  
tu marches,  
la nuit part,  
tu as lu des prières et des malédictions, cherché des formules magiques et des remèdes, tu n'as trouvé que les murs à slogans, les tags, les revendications et les appels à l'aide :  
les mots pour croire, les mots pour pouvoir.

La perception captive, concentrée sur le seul phénomène de la brume, haleine opaque du monde, tu observes les changements d'états de la matière  
sous tes yeux et au-dedans,  
la vaporisation du moi en phrasés, zigzag et boucles sans achèvement.

La nature du poème est élémentaire.

Tu composes un herbier fantastique et factuel, des pages où tu déposes visages et rythmes, corps et scansion, sensations et iambes,  
le *takt-time* du cœur.  
Tu mesures ton vers sur les rafales du vent, la dentelure d'un timbre, la feuille ciselée d'une ortie velue et brûlante, les vertèbres d'un amant,  
le pas  
d'un passant – pas simple  
de saisir les tempos du bitume, d'une pierre de lune, le rythme du sang, ce qui est en puissance.

(Ceux qui n'aiment pas le poème affirment qu'il se trouve seulement dans l'alexandrin ou que la littérature est un ensemble de formes fixes séparées des formes du monde, et obéissant à des principes scolaires. Qu'ils rongent leur os, bien propre, et toujours tu leur donneras plus à ronger).

La littérature ne peut pas remplir les vides intrinsèques à la société capitaliste, elle ne peut ni ne veut, elle est  
elle est force de donner rythmes,  
elle est formes mobiles, brumes, turbulences de la raison  
elle est scansion élémentaire: fusion, sublimation, solidification, évaporation.

Tu as renoncé à croire que tu es partout en sécurité dans cette civilisation.  
Tu sites clairvoyance, confiance, connaissance et reconnaissance dans le poème. Il provoque des changements d'états de la matière émotionnelle. C'est cela ta vie  
les mots pour croire, les mots pour pouvoir.

Tu veux t'initier aux alphabets de la surface de l'aube, réapprendre à lire les vols des oiseaux, les états gazeux des atomes. La nuit laisse parfois traîner ses fantômes.

Le refoulement continu de la rêverie est une habitude chez la plupart des hommes qui ont appris à la repousser. Tu la suscites avec des participes présents, des paronomases, des

anaphores pour produire des déplacements, des dépaysements  
mettre en place des dispositifs d'action  
monter des ruses contre le refus de la pensée imaginative  
lancer des sorts et des impulsions  
impulsions de désordre  
impulsions de détours  
impulsions de dépecer la pensée systématique, cadrante, encadrante, aboutissante,  
– extermination –,  
et qui n'est pas la vraie science, car la vraie science ne se croit pas de droit divin.

La rêverie est la revanche de la pensée associative sur la pensée dirigée, conduite, déterminée. Par les voies de l'élémentaire, le poème fait advenir les probables et les possibles. Car il n'y a pas de société qui tienne sans utopie, sans désir, sans échappées ou divagations. Il n'y a pas de société qui tienne sans cadence, qui tienne en vie, ensemble, sans  
les mots pour croire, les mots pour pouvoir.

Zurich, 27. IV. 2021.

*Texte prononcé pour l'inauguration des Journées littéraires de Soleure le 13 mai 2021, conjointement à ceux de Prisca Agustoni, Wagdy el Komy, Gianna Olinda Cadonau, Beat Sterchi, chaque auteur invité à répondre à la question «Que peut la littérature?» à l'initiative du directeur du festival Dani Landolf.*

*Texte prononcé assise en équilibre sur le rebord de la scène de la Landhaus de Soleure, complètement à gauche et dans l'obscurité, derrière les techniciens, face à une caméra. Au milieu de la grande salle, une nouvelle scène de plain-pied a été installée, sous des projecteurs, où deux auteurs ont pris place, l'un de langue allemande, l'autre de langue arabe, égyptien, en résidence à Soleure, et qui liront leurs textes en seconde partie du spectacle. Les deux hommes sont assis sur une chaise, au centre de la salle, leur texte posé sur une table, leur texte posé sous une lampe. A quelques pas de moi, une autre femme va lire son texte, assise sur une chaise isolée, écrivaine de langue rhéto-romanche, corps minoritaire, et d'origine indienne. Sur un écran posé dans la salle, une autre femme, écrivaine de langue italienne, corps minoritaire, va lire son texte depuis Rio de Janeiro. Sur le rebord d'une scène, en équilibre, une autre femme de langue française, corps minoritaire, vivant à Zurich, va lire son texte. Chacune incarne une langue de la Suisse, mais sans en être véritablement, car décalée vers l'Inde, le Brésil, et une France alémanique. Langue, genre, position dans l'espace et le temps, le spectacle est impeccablement organisé, sorte de show télévisé sans nul doute difficile à mettre en place en raison des contraintes sanitaires.*

*J'ai brutalement compris pourquoi j'étais là, quel était le rôle à jouer, quelle expérience j'allais faire: incarner une identité linguistique dite minoritaire, sans remplir tout à fait le vêtement, le décalage permettant de mondialiser le local, de sortir des questions d'identités sans s'en sortir, justement, le déni les soulignant d'autant mieux, avec évidence. Autrement dit, j'allais faire de la littérature une question d'identité. J'aimerais que l'on me pardonne ma lâcheté, d'être restée assise sur la croix tracée sur le rebord de la scène, allégorie d'une minorité en équilibre dans un coin sombre – mais charmant. Que l'on me pardonne d'avoir incarné ce contre quoi j'avais écrit le texte qui allait sortir d'entre mes lèvres.*

*L'identité fige, l'identité sépare, l'identité restreint. La littérature anime, relie, élargit, elle est souveraine. Nous ne voulons pas une littérature d'identités. Nous voulons une littérature avec des styles, des écrivains tous à la même table et partageant la même lumière, nous voulons une littérature européenne qui invente ce qui n'a pas encore été identifié.*

*L'inauguration allait commencer. Le directeur des journées de Soleure fit alors une blague pour détendre l'atmosphère, me tirant de mes rageuses rêveries. Sous le pantalon de son costume, personne ne verrait ses chaussettes à rayures roses et bleues. Au bureau du festival, quelques jours plus tard, je devais apprendre, en recevant une paire de chaussettes – mais pas de tickets restaurant –, que ces deux couleurs sont pour les auteurs de langue allemande, et que les roses et jaunes sont pour les auteurs de langue française, et que les roses et rouges sont pour les auteurs de langue italienne. Le soir de l'inauguration, je me souviens avoir répondu à la blague: Ich werde berichten! Je tiens parole, c'est ce que je fais. Je témoigne, je suis témoin, je suis écrivain, je ne veux pas de chaussettes, je veux les pieds nus pour sentir le monde et ses instants, simples ou complexes, douloureux ou gais, je veux toutes les peaux, toutes les rayures, toutes les couleurs, et le gris surtout, je veux toutes les langues, je veux que chacune pense l'autre, aime l'autre, se modifie en s'échangeant, je veux une littérature qui démilitarise le langage, une littérature puissante parce que capable de nous libérer de ce nous diminue, nous réduit, nous discrimine: l'identité, la signification arrêtée. Les écrivains ne sont pas des porteurs d'identité; ce sont des porteurs d'ombres, de sensations, d'altérités.*

Zurich, 26. VI. 2021

## biblio

### Affranchissements

Ed. du Seuil, 2020.

### En regardant le sang des bêtes

Ed. Trente-trois morceaux, 2017.

### Élégies documentaires

Ed. Macula, 2016.

### W.G. Sebald. L'Image-papillon

Les presses du réel, 2009.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-trice suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].



PHOTO EMMANUELLE MARCHADOUR

## bio

**MURIEL PIC** Née à Nice en 1974, Muriel Pic est écrivain et professeure contractuelle de littérature comparée à l'université de Berne. Elle vit depuis 2007 entre la France et la Suisse, basée à Lausanne après Zurich et Neuchâtel – Paris, Berlin, Athènes, Lyon. Son écriture littéraire et son travail critique interagissent autour d'un dénominateur commun: l'archive, le document, le factuel. A cela s'ajoute des départs vers la vidéo, le collage et d'autres plasticités. Elle a publié des essais sur Jouve, Sebald, Benjamin, Reznikoff. Son dernier récit lyrique, *Affranchissements*, a reçu la mention spéciale du Prix Wepler, a été nommé au Prix Medicis essai et au Prix littéraire Michel-Dentant (biblio sélective ci-contre). Son prochain ouvrage de poèmes documentaires, *L'Argument du rêve*, paraîtra aux Editions Héros-limite à Genève en mars 2022. Le texte qui suit est de circonstances, lu pour l'ouverture des Journées littéraires de Soleure en mai 2021, suivi d'un addenda. **CO**